

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

## AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

Et comme Marguerite passait le seuil en secouant sa pelisse pour en faire tomber la neige :

—Marguerite !

—Hélène !

Et les deux jeunes filles se donnèrent une bonne poignée de mains.

Puis toute une bande de gamins étaient accourus en poussant des exclamations de surprise.

—Georges, dit Hélène au plus grand des garçons qui paraissait n'avoir qu'une dizaine d'années, va ouvrir à M. Alfred la porte de l'écurie qu'il puisse remiser le cheval et la voiture.

Quelques minutes plus tard, ils étaient tous rassemblés autour d'un bon feu qui pétillait dans l'âtre. C'était un gai spectacle que celui de tant de jeunesse et de beauté enfantines dans le rayonnement de la flamme. Pourtant sur toutes ces physionomies, si gaies tout à l'heure, passait de temps en temps une ombre de tristesse comme le vent du nord qui vient troubler la surface tranquille d'un lac.

—J'étais bien loin de penser, disait Alfred, que j'allais rencontrer ici la famille de notre bon marin.

—Vous pouvez dire fermier, maintenant, reprenait Hélène, grâce à mesdames Spierling, Spencer, et à vous.

—Ne parlons pas de cela. Votre père ne pouvait plus retourner à la mer à cause des blessures qu'il a reçues dans un acte de dévouement. Rien de plus naturel que les personnes qui s'intéressent à lui, lui aidassent à trouver un autre moyen de gagner sa vie. D'ailleurs, je suis pour si peu dans cette affaire, que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Madame Spierling et madame Spencer ont tout fait.

Marguerite protesta.

Alfred fit semblant de ne l'avoir pas entendue.

—Alors, vous dites, Hélène, que votre père et votre mère sont partis cette après-midi pour la ville et qu'ils devaient être de retour ce soir ?

—Oui, ils nous l'ont dit, et je suis vraiment inquiète. Je crains qu'ils n'aient été surpris en route par la tempête.

—Ce n'est pas probable. Vos parents ont été retardés sans doute par leurs affaires, en ville ; voyant éclater la tempête, ils auront pensé qu'il était plus sage d'attendre à la ville jusqu'au lendemain matin.

Il n'était pas bien convaincu lui-même de la véracité de ses paroles, mais il essayait d'en convaincre les enfants pour les tranquilliser.

Ils le regardaient curieusement, mais on voyait l'inquiétude subsister dans leur physionomie.

Alfred se sentit touché de cette douleur. Il eut comme un pressentiment.

Après tout, pensa-t-il, ces enfants ont peut-être raison, et me convient-il de rester ici tranquille sous le toit de ces pauvres gens, tandis qu'eux-mêmes peuvent être exposés aux dangers auxquels je viens d'échapper.

—A quelle distance sont vos plus proches voisins ?

—A un quart de mille d'ici, il y a un petit groupe de maisons.

—C'est bon, j'irai tout à l'heure. Je verrai quelques personnes, et nous aviserons à ce qu'il y a à faire.

—Oh ! monsieur, vous êtes trop bon, s'écrièrent tous les enfants.

Marguerite jeta à Alfred un regard où se pei-

gnaient tout à la fois la fierté de le voir si charitable et si courageux et la crainte de le voir s'exposer par ce temps affreux.

—Ne craignez rien, fit-il, je prendrai mes précautions. Voyons, Hélène, que le plus grand de vos frères vienne avec moi, pour me conduire chez vos voisins, le voulez-vous ?

Sans attendre la réponse de sa sœur, le garçon s'était avancé.

—Me voilà, monsieur. Quand vous voudrez...

Alfred lui tapa familièrement sur la joue.

—C'est bon, mon garçon, tu n'as pas peur au moins ?

—Oh ! non, monsieur, je n'ai pas peur avec vous.

—Eh bien, viens.

Alfred et le garçon repartirent en traîneau. La tempête était toujours épouvantable. Il leur fallut beaucoup de temps pour arriver aux premières maisons.

Les habitants étaient tous réfugiés chez eux, portes et fenêtres bien closes, et se chauffaient au coin du feu, avec ce bien-être égoïste que l'on éprouve à entendre les éléments déchaînés au dehors. Mais, dès que Alfred eut expliqué le but de sa visite, tous ces gens-là se déclarèrent prêts à commencer des recherches, bien que plusieurs déclarassent qu'elles étaient inutiles, attendu que, selon eux, Smithson et sa femme devaient être restés en ville. Ils se mirent alors à fouiller la campagne dans différentes directions. Les chevaux avaient de la neige jusqu'au poitrail. Parfois ils disparaissaient presque complètement dans des fondrières, au risque d'y rester ensevelis. La neige tombait toujours en gros flocons emportés par le vent. Il était impossible d'aller plus loin sans courir le risque d'être ensevelis sous ces flots de neiges mouvantes comme l'océan. C'était exposer leur vie sans utilité aucune, persuadés qu'ils étaient que Smithson et sa femme étaient restés à la ville.

Marguerite et les enfants du fermier attendaient avec anxiété le retour d'Alfred et de Georges. Les enfants, malgré les instances de leur sœur aînée et de Marguerite, n'avaient pas voulu se coucher. Seule, la plus jeune s'était endormie. Ils furent désappointés en ne voyant pas revenir leurs parents. Alfred les consola de son mieux en disant que certainement leur père et leur mère étaient restés en ville puisque lui et les voisins avaient exploré tous les environs, sans trouver trace du passage de qui que ce fût.

A moitié rassurés ils se décidèrent à aller se coucher. Hélène aida les plus petits à se déshabiller, puis elle revint se placer au coin du feu où Alfred et Marguerite causaient tout doucement.

—Mademoiselle Marguerite, il y a un lit de préparé pour vous dans la chambre en haut, lorsque vous voudrez vous reposer.

—Merci bien, Hélène, je ne me sens pas du tout disposée à dormir. Je préfère rester ici au coin du feu.

—Quant à vous, monsieur Alfred, continuait Hélène, vous trouverez un lit dans la chambre de mes frères.

—Merci, Hélène, il me serait impossible de me reposer. D'ailleurs il se fait tard, il est une heure bientôt. Je tiendrai compagnie à Mlle Marguerite. Cependant je lui conseille d'aller se reposer ainsi qu'à vous.

Les deux filles dirent que non.

Alors la conversation s'engagea, sur un ton un peu triste et monotone.

On eût dit un écho timide de la grande voix de la nature qui éclatait au dehors dans toute sa fureur.

De temps en temps, et malgré elle, Hélène fermait les yeux, puis elle se réveillait tout à coup en sursaut, tout étonnée de se trouver là au coin du feu.

—Hélène, allez vous coucher, lui disaient Alfred et Marguerite.

Mais elle s'excusait sur l'heure disant qu'il était trop tard maintenant pour songer à s'aller coucher ; que bientôt le jour allait paraître et qu'alors elle devait s'occuper du déjeuner.

Et les jeunes gens n'insistaient pas trop, car au fond ils préféraient qu'elle restât auprès d'eux. Les moments où ils pouvaient se trouver seul à seul étaient trop rares pour qu'ils n'en profitassent

pas, et d'un autre côté, ils auraient craint de se trouver complètement en tête à tête dans cette maison isolée, au milieu de la nuit. Et cependant, ils étaient là à côté l'un de l'autre, sans arrière-pensée, pleins de confiance l'un dans l'autre, s'abandonnant entièrement à leur amour qu'ils savaient pur et incapable de s'arrêter un instant au moindre soupçon.

Ils n'avaient pas espéré une telle situation. Elle s'était offerte à eux par hasard, ou plutôt c'était le ciel qui la leur avait imposée, le ciel qui sans doute avait eu pitié de leur infortune et qui voulait y mettre fin. Il prévoyait que cet incident, bien qu'il fût indépendant de leur volonté, ne serait pas interprété comme tel par tout le monde, et qu'il pèserait d'un grand poids dans la balance de leur destinée.

Ils se communiquaient toutes ces pensées, lisant dans l'esprit et le cœur l'un de l'autre comme dans les pages d'un livre ouvert.

—Marguerite, disait Alfred, l'échafaudage que nous avons élevé avec tant de peine vient de s'écrouler tout d'un coup. Il ne nous est plus possible de dissimuler. Nous aurons beau mettre l'événement sur le compte du hasard, personne ne nous croira. Il y longtemps qu'Annie sait à quoi s'en tenir sur nos sentiments. Quant à Henri, j'ai remarqué chez lui ces jours derniers plus de méfiance que d'habitude.

—Pauvre Annie ! soupira Marguerite. Je ne puis m'empêcher de la plaindre. C'est une bonne enfant. Elle vous aime de tout son cœur, et vous, mauvais sujet, vous ne l'aimez pas du tout.

—M'en faites vous un reproche, Marguerite ?

—Oh ! vous savez bien que non. S'il n'en était pas ainsi, j'en serais désolée, j'en mourrais certainement, car je vous...

Elle n'acheva pas. Comme effrayée de ses propres paroles, elle retourna la tête du côté d'Hélène. La jeune fille avait la tête penchée sur le dossier de sa chaise. Ses yeux étaient fermés. Ses mèches de cheveux blonds jetaient des ombres sur la blancheur de son front. Sa bouche mignonne entr'ouvrait ses deux lèvres roses, sur l'émail des dents, et une douce respiration soulevait lentement sa poitrine. C'est ainsi que doivent dormir les anges.

Marguerite la contempla un instant.

Comme elle est belle et comme elle dort bien ! fit-elle.

Il y eut un silence. On entendait du dehors les rafales du vent qui gémissaient comme des voix de l'autre monde, et à l'intérieur le pétilllement des flammes dans l'âtre, mêlé au bruit de la respiration des enfants qui dormaient.

Tous deux pensaient, et sans doute la même pensée s'agitaient dans leurs cerveaux.

Alfred, le premier, rompit le silence et, prenant la main de Marguerite :

—Ainsi, Marguerite, dit-il, vous m'aimez.

—Oh ! oui, vous le savez bien.

—Oui, je le sais, je ne puis en douter. Vous m'avez donné trop de preuves de votre affection pour que je puisse en douter un seul instant. Mais j'ai besoin que vous me le répétiez, car je sens qu'après l'événement de cette nuit, nous allons avoir à livrer un rude combat. On va chercher à nous séparer pour jamais, à vous ravir à mon amour.

—On ne réussira pas.

—Certes, je ne veux pas vous faire l'insulte de douter de vous. Je sais qu'en ce moment-ci, c'est votre cœur qui parle. Mais vous le savez, vos parents me sont opposés ; ils ont sur vous d'autres vues. Ah ! Marguerite, que je voudrais être plus riche, ou que vous le fussiez moins. Alors il n'y aurait plus d'obstacle entre nous. Le monde est ainsi fait. Les parents croient assurer le sort de leurs enfants par des liasses de dollars. On ne compte pour rien les qualités, les vertus, les sentiments d'une personne ; l'argent est tout.

—Oh ! non, interrompit la jeune fille.

Louis Tessier

A suivre